

Lettres québécoises

Dany Laferrière, Marie-Pascale Huglo, André Ricard

André Brochu

Numéro 123, automne 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/36530ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (2006). Dany Laferrière, Marie-Pascale Huglo, André Ricard. *Lettres québécoises*, (123), 20–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



☆☆☆
Dany Laferrière, *Vers le sud*,
Montréal, Boréal, 2005, 256 p., 22,50 \$.

L'Éden, *cash*

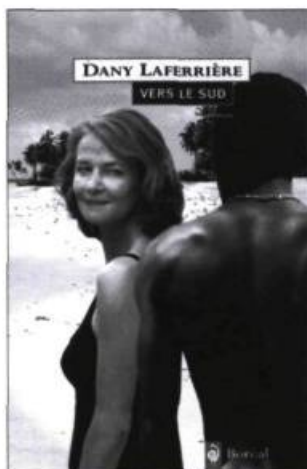
Haïti, c'est sans doute l'enfer, puisque tant de gens le fuient vers des cieux plus démocratiques. Mais c'est aussi le soleil, les plages, le sexe : une version du bonheur...

Dany Laferrière, mi-haïtien, mi-québécois, est un écrivain de mérite. Son inspiration, à première vue assez légère, n'est pas dénuée de cette complexité qui signale les vrais romanciers. Il rejoint aussi bien le grand public que le cercle plus restreint des amateurs de littérature.

UN TAS D'HISTOIRES

Vers le sud se donne pour un « roman ». Il est constitué de vingt textes de quatre à trente pages, qui portent un titre mais non la traditionnelle appellation de « chapitre ». C'est dire leur autonomie et, en effet, on a l'impression d'une collection de nouvelles, avec personnages récurrents mais sans intrigue véritable. Par intrigue, j'entends une action concernant un petit nombre de personnages importants chargés d'incarner une problématique humaine (sociale, psychologique...). La problématique, certes, va être esquissée, et même approfondie, mais elle sera portée par un peu tous les personnages, qui sont nombreux. Elle s'exprime, à quelques lignes de la fin, dans ces paroles d'une vieille dame qui descend d'un esclave libéré, soldat de Dessalines, et de la fille du maître qu'il a épousée : « Au fond, conclut-elle après un moment, le désir a toujours été le vrai moteur de l'histoire. / — Vous voulez dire l'amour... / — Non, insiste-t-elle, le sexe... Le furieux désir de la chair du maître [...] » (p. 251)

On pourrait comprendre que le maître est l'objet du désir, et c'est bien le cas de Harry, attaché culturel de l'ambassade américaine, qui apparaît à la fin du livre



entouré de jeunes Haïtiennes. Mais le contraire est tout aussi vrai : la chair du maître, c'est la femme blanche, souvent mûre, qui s'éprend éperdument du bel adolescent noir et qui se prostitue à lui bien plus que l'inverse, s'il est vrai que l'humiliation détermine le rôle social.

LES TRIADES

Les quelques passages où le récit s'élève à une certaine dimension de réflexion font état de triades qui prétendent résumer le monde. « Le

pouvoir, l'argent et le sexe, disait mon prof d'histoire, voilà le trio infernal qui mène les hommes. » (p. 17) Dans l'Haïti de Laferrière, le sexe absorbe les deux autres facteurs, puisque les « garçons magiques » ont vite fait de mettre les femmes riches sous leur domination. Le vaudou vient d'ailleurs cautionner cette morale : le plus adorable des ados s'identifie à Legba, dieu immanent, prince des ténèbres, prince de la lumière, vendeur de drogue, prostitué ; bref, paquet incohérent de significations propre à donner malgré tout du sens et à relever la sauce narrative d'un zeste de mystère.

Les autres triades sont souvent des variantes de la précédente : « les femmes, la musique et l'alcool » (p. 54), « la religion, la race ou [...] le sexe » (p. 81), « bleu (la mer), blanc (le sable), vert (le paysage) » — ces « couleurs chantantes de la vie » — (p. 136), les « trois fléaux » que sont la drogue, l'argent et le sexe » (p. 162). Tout est triade parce que tout est cercle, spécialement dans ce pays où « tout le monde couche avec tout le monde » (p. 227). Le roman, rond, se construit par ses contours, comme une huître, et son personnage, à la fois homme, femme et dieu, est l'universel phallus.

C'est ainsi que, s'amusant, Laferrière pose une question grave. Dans un style net, direct. Les dialogues occupent beaucoup de place, sont efficaces, et plusieurs morceaux sont très réussis (cf. « Une maisonnette au flanc de cette montagne bleue »). Voilà de la littérature pour tous — sauf, peut-être, pour les bégueules.

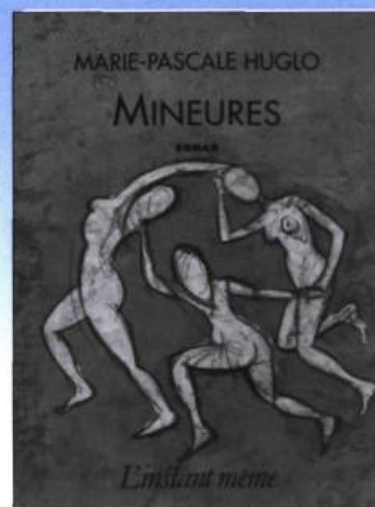


☆☆☆ 1/2
Marie-Pascale Huglo, *Mineures*, Québec,
L'instant même, 2005, 126 p., 16,05 \$.

Ah ! les coquines !

Elles sont trois, elles sont grâces, grasses et garces et elles posent, dansantes et nues, pour la postérité littéraire. Mais, comme dirait Magritte, « ceci n'est pas un roman ».

Il semble vraiment qu'il soit passé de mode, le roman, dans certains milieux. *Vers le sud* de Laferrière, mais aussi *Rushes* de Marie-Claude Gagnon, *La source opale* d'Yves Vaillancourt et tant d'autres parutions récentes ne mettent en œuvre des dispositions narratives que pour mieux les saccager ou les dénier, retournant la représentation contre elle-même. Voilà certes une



tendance importante de la littérature actuelle.

UN TEXTE SE FAISANT

Marie-Pascale Huglo, Montréalaise d'origine française, universitaire, signe un livre qui, donc, n'est pas un roman. Elle s'y soucie bien peu de construire une intrigue. Pourtant, le texte est fort construit à tous égards, même si son projet, loin de lui préexister, s'invente à mesure.

Il s'élabore à partir d'un motif séculaire, les trois Grâces, qui sont d'abord des divinités



MARIE-PASCALE HUGLO

grecques (Charites), puis romaines, traitées par la statuaire antique, et ensuite reprises par Raphaël et nombre d'artistes de l'ère moderne.

Ce motif, l'auteure le projette sur trois jeunes filles dont le temps de collège est ressuscité par les soins de l'une d'entre elles (Alphonsine). Les inséparables, que leur professeur de latin appelle « Les trois Grâces », vont avec leur école travailler sur un site de fouilles archéologiques au Château de C., où elles comptent bien recevoir la visite des garçons. Il ne se passera rien de scabreux, malgré les dispositions enflammées de tout ce petit

monde, mais, à la fin, les trois collégiennes mettront au jour la vieille fontaine ensevelie des... trois Grâces, et le roman, si peu roman, se terminera sur cette boucle un peu attendue. Je ne dis rien de la marquise de C., qui vivait au xviii^e

siècle, qui avait deux amies et formait avec elles un trio qu'on eût pu appeler les trois Grâces...

PLUSIEURS NIVEAUX DE REPRÉSENTATION

Évocation de l'adolescence (volet féminin) avec ses côtés touchants et énervants, son argot, ses élans, sa fraîcheur, son refus de l'ennui, ce texte fait aussi revivre par un demi-pastiche agréable le xviii^e siècle, autour des débats conjugaux du marquis et de la marquise de C., et offre en italique, tirée des meilleurs auteurs, une brillante série d'actualisations du motif des trois Grâces depuis l'Antiquité grecque jusqu'à nos jours, fournissant ainsi tout un arrière-plan culturel, voire métaphysique, aux joyusetés de nos jeunes collégiennes. Bref, culture, érudition, langue festive, esprit badin joignent leurs attraits.

Il reste que ce n'est pas un roman ni une autofiction. C'est composé de gestes ou d'attitudes, non d'actions. Une fantaisie, coquine et savante? Mais, quand le plaisir est si grand, on peut s'en satisfaire.

☆☆☆ 1/2

André Ricard, *Une paix d'usage*. Chronique du temps immobile, Montréal, Triptyque, 2006, 220 p., 22,50 \$.

Une prose loin des usages

André Ricard, connu surtout pour ses pièces de théâtre, occupe une position singulière comme écrivain, en particulier comme auteur de récits.

Ceux qu'étonnera le style inhabituel et éminemment « littéraire » d'*Une paix d'usage* feront bien de lire la postface de Guy Cloutier (le poète) ou le compte rendu de Réginald Martel dans *La Presse* du 5 mars 2006. Le critique y souligne avec précision l'ampleur des enjeux métaphysiques, moraux et esthétiques du livre.

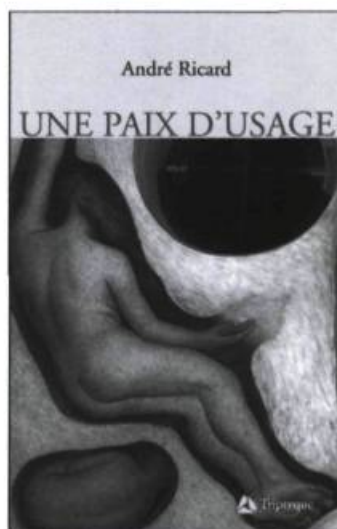
UNE RÉFLEXION SUR LE MONDE

En effet, ce « récit », dont le narrateur est un double de l'auteur, mais qui est attentif avant tout à l'*autre* dans sa plus vaste extension, propose une réflexion où s'entrecroisent les thèmes de l'effondrement des tours du World Trade Center, du cancer qui frappe une femme aimée, d'un travail dramatique collectif sur l'amour, du Mexique quotidien et légendaire et d'une recherche des raisons d'espérer dans un monde où, soudain, tout semble flancher.

Le sous-titre de « Chronique du temps immobile » est approprié pour un récit où, à certains égards, il ne se passe rien, l'événement étant toujours déjà là, dans l'effondrement qui a stupéfié l'Amérique et la planète et qui constitue



ANDRÉ RICARD



une sorte de fin de l'Histoire. Comment parler de l'amour, après *cela*? Comment croire à la vie et trouver, dans la maladie de l'être aimé, autre chose que la confirmation de l'attentat d'un Dieu sourd et cruel?

Mais il s'agira justement de trouver une paix, après ces violences, une paix « d'usage », rien que pour vivre, ou pour survivre.

LE STYLE DES DIEUX

Cela dit, je comprends l'effacement du lecteur non prévenu devant un style qui — un peu comme celui de Mallarmé — obéit aux exigences d'une expression totale des choses,

accumulant les métaphores les plus singulières et refusant le naturel. Dès la première page, un étudiant mexicain apprend en ces termes au narrateur l'écroulement des tours et l'assaut contre le Pentagone : « La caserne des généraux atteinte, le double totem de la plus-value décapité ; l'aigle impérial glatit, son air fume comme une mauvaise torche, je voulais l'annoncer à un Américain. » (p. 11) On peut douter qu'il s'agisse là du langage de l'information usuel chez les Mexicains.

Voici un autre exemple : « Il n'empêche, dans la persistante mesure de vous qui tient à la glèbe où espérer détenir principe de continuité — à la patrie de demi-jour —, vous pâtissez d'exténuation, vous souffrez d'Anabase. » (p. 67) Voilà le genre de prose sur lequel il faut surfer assez longtemps pour accéder à quelque énoncé clair et magnifique, comme celui-ci : « Et cependant le poète prendra sur lui de retirer le héros au temps, car tout homme vit pour être soustrait à l'éphémère. Il veut appartenir à la légende. » (p. 81-82)

Sans doute faut-il lire comme un poème ce texte conçu pour donner à chaque mot le poids qu'il aurait dans une langue au-dessus de celle des humains.